

FORUM

Bulletin of/de
Canadian Foreign Service
Alumni Forum
Le Forum des anciens
du service extérieur canadien

No. 13, November / novembre, 2024

Comment nous avons unié l'Allemagne...ou presque

par Paul Fauteux avec la collaboration de Fred Bild,
Éric Danon et Isabelle Roy

Contents | Contenu

Lead Articles / articles principaux

- 1 Comment nous avons unié l'Allemagne...ou presque
- 7 Sailing to the Heart of Japan
- 10 Hommage à Jean-Paul Hubert
- 12 The Ripple Effects of the Geoffrey F. Bruce Fellowship in Canadian Freshwater Policy
- 13 Voyage dans le désert au Mali

Features / rubriques

- 16 Books in Revue / Critiques de livres
- 24 Membership in the Forum / Se joindre au Forum

News, comments, announcements or suggestions? Let us know at edit.
forum99@gmail.com.

Pour toute annonce, suggestion ou commentaire, écrivez-nous à edit.
forum99@gmail.com



De gauche à droite : Joe Clark, Éric Danon, Roland Dumas (de dos) et Hans-Dietrich Genscher.

Qu'est-ce que la « question allemande »?

C'est celle de l'évolution du concept national de « peuple allemand » et de l'unité politique de ce peuple au sein d'un même État au cours des XIXe et XXe siècles. On peut dater symboliquement son apparition le 6 août 1806, date de la dissolution du Saint Empire romain germanique qui libère les États impériaux de leurs obligations. L'unité s'est ensuite réalisée progressivement au cours du XIXe siècle autour de la Prusse, mais les deux guerres mondiales ont entraîné des amputations territoriales et la partition de l'Allemagne en deux États.

La réponse définitive à la question allemande a été fournie le 3 octobre 1990 avec la réunion de la République fédérale allemande (RFA) et de la République démocratique allemande (RDA), accompagnée d'une reconnaissance internationale de l'unification de leurs frontières à partir de celles définies en 1945.

La Conférence « Ciels ouverts »

Au Sommet de Genève de 1955 réunissant les États-Unis, la France, le Royaume-Uni et l'URSS, en pleine guerre froide, le concept d'observation aérienne mutuelle

avait été proposé par le Président américain Dwight Eisenhower, mais l'URSS l'avait rejeté.

L'idée d'un traité « Ciel ouvert » était ensuite restée en dormance pendant plusieurs décennies, jusqu'à ce que le Premier ministre Mulroney et le Secrétaire d'État aux Affaires extérieures Joe Clark proposent au Président Bush et au Secrétaire d'État américain Jim Baker en mai 1989, de la relancer et de l'étendre à tous les membres de l'OTAN et du Pacte de Varsovie. L'argument qui l'avait emporté était que si le Président Bush ne faisait pas cette proposition, le Président Gorbatchev la ferait probablement lui-même.

Bush la fit publiquement deux jours plus tard et les chefs de gouvernement de l'OTAN l'endossèrent à Bruxelles peu après. Les diplomates canadiens s'employèrent ensuite à obtenir l'assentiment des pays membres du Pacte de Varsovie et à l'été, un accord avait été conclu pour tenir une conférence en février 1990 afin de mettre en place un régime d'observation aérienne mutuelle.

FORUM

Daniel Livermore
Gérald Cossette
Co-editors / rédacteurs en chef

Jan Soetermans
Graphic Designer / Graphiste

Editorial Board / Comité de Redaction

Guy Archambault
Ian Ferguson
Kurt Jensen
Vicken Koundakjian
Habib Massoud
Olivier Nicoloff
Lillian Thomsen
Shelley Whiting

Email: edit.forum99@gmail.com
Web: www.forumdiplocan.ca

ISSN# 2563 – 6952

Ce qui a mené à la tenue à Ottawa, au centre des conférences du gouvernement à la « Conférence Ciels ouverts ».

Bleu 5 et Bleu 6

Assumant les responsabilités du pays hôte de la conférence, le ministère des Affaires extérieures avait créé une équipe d'agents de liaison avec chacune des 23 délégations participantes (les 16 pays de l'OTAN et les 7 du Pacte de Varsovie). Les délégations les plus importantes, dont celle de la France, s'étaient vu attribuer deux agents de liaison, l'un senior, en poste dans le pays en question, et un autre junior, posté à la centrale. La couleur bleue avait été attribuée à l'ensemble des agents de liaison et chacun d'eux était identifié par un numéro. L'équipe de liaison canadienne auprès de la délégation française était composée de Paul Fauteux (Bleu 5) et d'Isabelle Roy (Bleu 6), alors toute nouvelle agente.

Paul était arrivé à Paris l'année précédente et y était responsable des questions politico-militaires, autrement dit de sécurité et de défense. A ce titre, il avait établi de solides liens de coopération avec Éric Danon, alors conseiller pour ces questions au cabinet du ministre des

Affaires étrangères Roland Dumas. Isabelle venait d'entrer un mois plus tôt au ministère : quoi de mieux pour une jeune agente idéaliste que de commencer sa carrière aux côtés de diplomates aguerris, tous motivés par cette conférence organisée de main de maître par Fred Bild et qui a permis des rencontres déterminantes. Bleu 7, Michel Duval, en poste à Bonn et qui parlait des Allemagnes avec finesse et humour, deviendrait le directeur d'Isabelle à l'Europe de l'Ouest quatre ans plus tard, et Bleu 8, David Angell, et Bleu 25, James Lynch, des collègues à la même direction; Bleu 27, Gérald Cossette, en poste à Washington régalaient tous les Bleus de ses anecdotes américaines; et Éric Danon sera le Sous-directeur d'Isabelle à la Sécurité au Quai d'Orsay sept ans plus tard lors d'un échange de diplomates entre la France et le Canada.

Paul était revenu à Ottawa quelques jours avant la conférence et y avait fait la connaissance d'Isabelle. L'équipe Bleu 5-Bleu 6 avait pris son envol au cours des derniers préparatifs. À l'arrivée de la délégation française, Paul avait présenté Éric à Isabelle et la relation de coopération établie à Paris s'était transposée à Ottawa.



Roland Dumas (au centre) accueilli à l'aéroport par Isabelle Roy et Paul Fauteux (de dos).

Qu'est-ce qui a mené au 3 octobre 1990 ? Résumé rapide d'un demi-siècle

Le 7 octobre 1948, la RDA est née, avec Berlin-Est pour capitale, à l'initiative de l'URSS, puissance occupante de la partie est de l'Allemagne, et en réaction à celle de la RFA.

Le 4 avril 1949, les 12 États fondateurs de l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord (OTAN) signent à Washington le traité fondateur.

Le 23 mai 1949, la RFA proclame Bonn pour capitale, à l'initiative des trois puissances occupantes de la partie ouest de l'Allemagne : États-Unis, France et Royaume-Uni.

En 1952, la Grèce et la Turquie intègrent l'OTAN, et le 26 mai 1952, les accords germano-

Alliés de Bonn mettent fin à l'occupation de la RFA, à l'exception de Berlin-Ouest, et octroient à la RFA la souveraineté extérieure. Le 26 février 1954, la révision parlementaire de la Loi fondamentale de la RFA autorise le réarmement du pays.

Le 25 mars 1954, l'URSS reconnaît la « pleine souveraineté » de la RDA, où elle maintient toutefois environ 300 000 soldats comme force de « sécurisation » contre l'OTAN.

Le 6 mai 1955, la RFA intègre l'OTAN alors que le 14 mai, en réaction à l'intégration de la RFA dans l'OTAN, le Pacte de Varsovie est signé par ses sept

États fondateurs. La RDA joindra le Pacte le 28 janvier 1956.

Du 12 au 13 août 1961, dans la nuit, les autorités est-allemandes entament la construction du mur de Berlin, et le 3 septembre 1971, les États-Unis, la France, le Royaume-Uni et l'URSS définissent le statut de Berlin.

Enfin, le 9 novembre 1989, la RDA annonce l'adoucissement de ses restrictions sur les voyages vers l'Ouest. Des foules se ruent vers le mur de Berlin et franchissent la frontière. La chute du mur annonce la fin du bloc soviétique en Europe de l'Est et ouvre la voie à l'unification de l'Allemagne le 3 octobre 1990.

4+2 ou 2+4 ?

Nous étions à l'époque pré-internet et les communications entre membres du personnel du pays hôte se faisaient par walkie-talkie. À un moment donné, Éric a remarqué cet appareil dans la main de Paul et lui a demandé avec qui il lui permettait de communiquer. Apprenant que c'était avec tous les agents de liaison canadiens, il lui demanda de communiquer avec ceux auprès des délégations des États-Unis, du Royaume-Uni, de l'Union soviétique et des deux Allemagnes. Le but de la communication était d'informer les ministres des affaires étrangères de ces pays que Roland Dumas souhaitait tenir une rencontre des quatre puissances tutélaires de Berlin avec les deux Allemagnes pour parler d'unification allemande. Éric demanda aussi à Paul de trouver pour cette première rencontre 4+2 une salle au centre des conférences, ce dont se chargea Isabelle.

Hans-Dietrich Genscher, ministre des Affaires étrangères de la RFA à l'époque, allait ensuite convaincre les quatre que mieux valait, pour des raisons symboliques, parler de 2+4, mettant ainsi en avant le rôle des deux Allemagnes. Cette première rencontre fut suivie d'autres rencontres, à Ottawa et ailleurs, menant à l'unification de l'Allemagne moins de huit mois plus tard.

Unité ou unification?

Lors d'une des nombreuses réunions à Ottawa entre les ministres français et ouest-allemand, Éric avait dit à Genscher que, plutôt que d'unité allemande, mieux valait parler d'unification. Genscher lui avait demandé quelle était la différence et Éric avait répondu que l'unité est un concept, alors que l'unification est un processus. Genscher avait accepté que, puisqu'il s'agissait bien d'un processus, on parlerait d'unification en attendant de réaliser l'unité.

Le Traité sur le régime « Ciel ouvert »

La conférence d'Ottawa a formellement lancé le processus de négociation du Traité sur le régime « Ciel ouvert », qui a pris beaucoup plus longtemps à compléter que l'unification de l'Allemagne. Ce n'est en effet que deux ans plus tard, le 24 mars 1992, que ce traité fut signé à Helsinki, dans le cadre de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe, par les États membres de l'OTAN et du Pacte de Varsovie. Les États-Unis le ratifièrent l'année suivante, mais il fallut attendre jusqu'en 2001 pour que la Russie en fasse autant, permettant son entrée en vigueur le 1er janvier 2002.

Le Traité sur le régime « Ciel ouvert » est ainsi devenu le premier accord multilatéral de contrôle des armements de l'après-guerre froide à ne pas être caractérisé par une approche « de bloc à bloc ».



Les 23 ministres des Affaires étrangères des pays membres de l'OTAN et du Pacte de Varsovie, avec au centre le Premier ministre Mulroney et à sa gauche le ministre Clark, Président de la Conférence Cieux Ouverts.

Instrument novateur et sans précédent, ce traité a établi le premier régime multilatéral d'observation aérienne et visait l'instauration d'un climat de confiance entre anciens adversaires. Il ne s'agit pas d'un instrument classique de limitation des armements, car il n'a pas pour objet de fournir un cadre pour la réduction des arsenaux ni de limiter les activités ou les capacités militaires des États parties. Il s'agit simplement pour les Parties, selon les termes du préambule, de « promouvoir une ouverture et une transparence accrues dans leurs activités militaires ». Il vise également à « faciliter le contrôle du respect des accords existants et futurs de limitation des armements ».

Le traité autorise la réalisation de vols d'observation au moyen d'avions non armés équipés de dispositifs d'imagerie agréés. À cette fin, chaque État se voit attribuer des quotas actifs et passifs. Les premiers correspondent au nombre de survols que l'État en question est autorisé à effectuer ; les

seconds au nombre de survols de son territoire qu'il est tenu d'accepter. Ces quotas sont calculés en fonction de paramètres tels que la superficie et la population du pays, ainsi que son importance militaire, stratégique et économique. L'attribution de ces quotas fait l'objet de négociations chaque automne, dont les résultats sont confirmés par une décision de la Commission consultative pour le régime « Ciel ouvert » (CCCO).

Le 21 mai 2020, le Président Donald Trump annonçait le retrait par les États-Unis du traité, qu'il accusait la Russie de violer. Le retrait américain devait prendre effet six mois plus tard et Trump dit alors que : « Je pense que ce qui va se passer, c'est que nous allons nous retirer et ils vont revenir et demander à négocier un accord. »

Trump a perdu son pari. Après avoir dénoncé la décision des États-Unis et attendu l'entrée en vigueur de leur retrait, le 15 janvier 2021, la Russie a annoncé à son tour son intention de se retirer. Le 22 février 2021, la délégation russe à la CCCO précisait

que les procédures internes pour le retrait de la Russie étaient en cours et devraient être complétées à la fin de l'été, à moins que les États-Unis annoncent leur volonté de réintégrer le traité.

Les partisans du traité espéraient alors un changement de position de la part du président nouvellement élu, Joe Biden. Lors de sa campagne, ce dernier s'était en effet prononcé contre la décision de son prédécesseur. Toutefois, l'administration Biden ayant fait défaut de réintégrer le traité, le Président Vladimir Poutine a signé le texte de loi officialisant le retrait de la Russie le 7 juin 2021. Le traité reste néanmoins en vigueur et 32 États y sont toujours parties.

L'unification allemande à Ottawa

Le sujet de la conférence d'Ottawa de 1990, l'établissement du régime « Ciel ouvert », n'avait pas de rapport avec l'unification allemande et, avant l'ouverture de la conférence, rien ne

laissez présager que cette question y prendrait tant d'importance. C'est lors d'un petit déjeuner à la résidence de l'Ambassade d'Allemagne à Ottawa avec ses homologues Baker, Dumas et le britannique David Hurd que Genscher a réussi à convaincre ses collègues d'utiliser cette conférence au niveau ministériel convoquée par le Canada, la première à réunir les ministres des affaires étrangères de l'OTAN et du Pacte de Varsovie, pour trouver une solution à ce problème dans le nouveau contexte qu'avait créé la chute du mur de Berlin trois mois plus tôt.

Les plaques tectoniques avaient commencé à bouger à l'été 1989, quand la Hongrie avait ouvert ses frontières pour permettre aux Allemands de l'Est de se rendre en Allemagne de l'Ouest en passant par son territoire. Et à l'automne, le cours des événements s'accéléra avec la chute du mur.

C'est ce qui explique que la conférence d'Ottawa ait été dominée par les discussions sur l'unification allemande. Selon le PM Mulroney, avec les souvenirs de la Deuxième guerre mondiale à jamais gravés dans la conscience collective de nombreux leaders européens, tant de l'Est que de l'Ouest, cette idée soulevait un grand malaise. Les Soviétiques, qui avaient perdu plus de 20 millions de citoyens dans le combat contre Hitler, y étaient particulièrement opposés. Il fallait cependant trouver un équilibre entre ces craintes et le fait que l'Allemagne se dirigeait vers l'unification, que l'URSS en voie d'effondrement le veuille ou non. La question était donc de savoir comment gérer ces contre-courants, et notamment la volonté de Gorbatchev de ne pas permettre l'unification de l'Allemagne qu'à la condition qu'elle soit neutre et ne devienne donc pas membre de l'OTAN.

Politiquement, il aurait été impossible pour le Chancelier Kohl de permettre aux quatre puissances alliées de la



De gauche à droite : Chevardnadze (URSS), Baker (É-U), Genscher (RDA), Dumas (France), Hurd (Royaume-Uni) et Meckel (RDA).

précédente génération de dicter de quoi la nouvelle Allemagne devrait avoir l'air. En même temps, ces quatre puissances devaient avoir un rôle à jouer en raison de la tutelle qu'elles exerçaient sur Berlin. C'est ainsi que les ministres des affaires étrangères Baker, Genscher, Edouard Chevardnadze et Clark ont convenu de la formule 2 + 4 : les deux Allemagnes négocieraient seules les questions intérieures en lien avec l'unification, et les quatre puissances tutélaires de Berlin, discuteraient des questions extérieures avec les deux. L'invitation à entamer ces discussions viendrait des Allemands.

Le 12 février 1990, Mulroney et Clark rencontrèrent Baker et Chevardnadze pour le petit déjeuner au 24, promenade Sussex, pour une discussion détaillée de la question allemande. « Nous essayons de réfléchir pour trouver des variantes et des solutions », dit Chevardnadze, « mais nous ne savons tout simplement pas. C'est naturel pour les Allemands de vouloir s'unir mais, d'un autre côté, personne ne sait ce que pourraient être les conséquences. » De plus, il admit candidement qu'à la conférence du Parti communiste soviétique qui venait de se conclure, lui et Gorbatchev avaient été fustigés par les conservateurs pour avoir permis la désintégration de l'empire.

L'un d'eux les avait accusés d'avoir cédé leur zone tampon et réduit leur influence dans toute l'Europe de l'Est, déstabilisé l'Union soviétique au niveau interne et de n'avoir absolument rien obtenu en retour. « Tout ce que vous recevez, » leur avait dit un autre critique, « ce sont des compliments des médias et des leaders occidentaux, et c'est pourquoi nous commençons à nous méfier énormément de vous » (six mois plus tard, en août 1991, une tentative de coup d'État allait secouer l'URSS).

Le 13 février 1990, Mulroney rencontrait Genscher à son bureau de la Colline parlementaire. Comment l'unification fonctionnerait-elle en pratique, lui demanda-t-il. Par exemple, si vous unifiez les ministères des Affaires étrangères de l'Allemagne de l'Est et de l'Ouest, comment partagerez-vous la responsabilité au niveau de la représentation ? Qui ira à Washington, à Moscou et à Ottawa ? La réponse de Genscher fut claire : « Personne n'ira de leur côté. C'est nous, de l'Ouest, qui ferons tout. » Mulroney interjeta alors : « Vous ne parlez donc pas d'unification, vous parlez d'une prise de contrôle. » « Précisément », confirma Genscher.

Genscher remercia Mulroney d'avoir dit à la presse que le Canada et les Canadiens appuyaient l'unification.

« Votre déclaration est importante pour la dignité des Allemands », ajouta-t-il, « et ceux qui critiquent l'unification ne savent pas ce qu'ils disent. Si les Allemands pensaient que d'autres, en particulier leurs alliés, étaient contre l'unification, cela renforcerait le pouvoir des éléments d'extrême-droite et d'extrême-gauche dans les deux Allemagnes. »

Au-delà d'une Allemagne unifiée, disait Mulroney en 2010 lors de la conférence commémorative de l'unification allemande, Kohl pensait déjà en 1990 à la création de l'euro et au renforcement de l'Europe pour y éliminer à tout jamais la possibilité d'une nouvelle guerre. Le voyant faire la promotion de ce plan avec Mitterrand, Mulroney avait compris que Kohl avait trouvé dans son vis-à-vis français quelqu'un qui pouvait parler au nom de l'Allemagne. Kohl pensait que les opinions de son pays seraient mieux acceptées si elles étaient exprimées par Mitterrand. Cette brillante alliance allait changer pour toujours la face de l'Europe.

C'est donc à Ottawa que furent posées les bases du processus qui allait mener à l'unification de l'Allemagne. Mais ça ne rendait pas la chose facile pour autant, comme le démontre une note à Mulroney que lui avait fait parvenir Clark, à titre de président de la conférence, pour l'informer de l'échange acrimonieux qui avait éclaté sur l'arrangement 2+4 lors d'un caucus spécial de l'OTAN qu'il avait également présidé.

Le 13 février 1990 les Six avaient publié un très bref communiqué qui se lisait comme suit : « Les ministres des Affaires étrangères de la RFA, de la RDA, de la France, du Royaume-Uni, de l'Union soviétique et des États-Unis ont convenu de discuter des aspects extérieurs de l'établissement de l'unité allemande, incluant les questions relatives à la sécurité des États voisins. »

Cette rédaction visait à rassurer les Polonais, qui étaient tétanisés à l'idée que leur frontière avec l'Allemagne

puisse être modifiée. Les Six savaient que l'unification de l'Allemagne ne pourrait se réaliser qu'en restreignant le cercle dans lequel on négociait. Ils ne parlaient pas d'un traité de paix pour éviter la nécessité d'inviter à la table des négociations les quelque 40 pays qui étaient en guerre contre l'Allemagne au moment de sa capitulation au printemps 1945. Des questions potentiellement explosives, comme des demandes de paiement de réparations, pouvaient ainsi être éludées. Du point de vue des Six, ce sujet avait été définitivement réglé avec une série d'accords pendant les années 1950 et 1960.

Le texte du communiqué d'Ottawa du 13 février 1990 avait été tapé par Pierrette Petit, la secrétaire de Fred Bild, Secrétaire général de la conférence, pendant l'absence duquel Baker avait demandé à Petit si les Six pouvaient disposer de son bureau pour quelques moments. Une fois le texte du communiqué mis en forme, Éric et Paul avaient recueilli les signatures des ministres. L'absence délibérée de consultation de tout autre État avant l'émission du communiqué avait offensé la dignité et suscité l'indignation des Pays-Bas, de l'Italie et de la Belgique, qui n'acceptaient pas que leurs intérêts en matière de sécurité soient discutés sans eux par les Six. Hurd et Baker reconnaissent immédiatement leur erreur et dirent qu'il ne s'agissait que d'une consultation entre pays ayant des obligations particulières en vertu de traités, qu'il y aurait d'autres consultations et que l'OTAN serait tenue pleinement et régulièrement informée. Genscher, quant à lui, se montra intraitable, affirmant que l'unification était principalement une affaire intérieure allemande.

Clark tenta de calmer le jeu en présentant le texte de l'explication qu'il donnerait à une conférence de presse ce soir-là. Le ministre italien en convint, mais avertit Genscher de ne pas sous-estimer les préoccupations des Alliés, ce à quoi Genscher, cinglant, lui avait répondu :

« Vous ne faites pas partie du jeu. » C'est dire à quel point il tenait à ce que les discussions avec les deux Allemagnes sur les aspects extérieurs de leur unité soient limitées aux puissances tutélaires de Berlin.

Clark avait rapidement mis fin à la rencontre et informait Mulroney que Genscher et Kohl pensaient que l'ingérence des Alliés offrirait sur un plateau d'argent un enjeu nationaliste à l'extrême-droite allemande. De plus, les Soviétiques étaient particulièrement nerveux au sujet de l'unification et avaient besoin d'être perçus comme impliqués, concluait Clark.

C'est dans cette atmosphère tendue que le rythme de l'unification s'est accéléré, bien au-delà des objectifs initiaux de la « Conférence Ciels Ouverts » : c'était beaucoup plus dramatique, beaucoup plus profond et beaucoup plus délicat.

« Notre mur »

Le rôle crucial joué par le Canada dans l'unification allemande, à titre d'État hôte de la conférence dont il avait été l'initiateur, a été souligné par Kohl, Genscher, Bush et Baker.

La gratitude officielle de l'Allemagne envers le Canada pour son unification a été concrètement manifestée par le don d'un pan du mur de Berlin qui a longtemps orné le hall d'entrée du centre des conférences où le processus 2+4 avait été lancé, et qui a depuis été transféré au Musée canadien de la guerre.

La plaque qu'y avait apposée le gouvernement de l'Allemagne unifiée rappelle le moment décisif qu'a constitué la chute du mur de Berlin, réalisant l'espérance d'une Europe unie dans la paix, la prospérité et la liberté.

Même si l'histoire n'a pas retenu la contribution de Bleu 5 et Bleu 6, Isabelle et Paul savent qu'ils peuvent se dire, avec leur ami Éric, qu'il s'agit au moins un peu de « notre mur ». ■

Paul Fauteux a été posté à Nairobi, Washington et Paris

Sailing to the Heart of Japan

A Cruising Adventure and How-To Guide

Diplomat and long-distance cruiser Nicholas Coghlan had been curious about Japan ever since his father, a veteran of infantry fighting in Italy and Greece, confessed to him a dread of being sent to the Japanese front when the war in Europe ended in the Spring of 1945.

Sailing to the Heart of Japan is a voyage of personal discovery as the author's preconceptions are challenged. It's also a unique account of one of the world's least-known but most attractive cruising destinations.

Starting from New Zealand, Nicholas and his partner Jenny navigate *Bosun Bird*, their Vancouver 27, north through Pacific Island nations where memories of war linger. They make their landfall on Kyushu, in southwestern Japan. Over a period of fifteen months, they venture to the remote and depopulated archipelago of Goto Retto in the East China Sea, through Kanmon Kaikyo narrows and into the island-studded Inland Sea.

Everywhere – from Kagoshima to Tokyo Bay – *Bosun Bird* and her crew

are met with astonishing kindness and thoughtful conversation. Travel by "yotto" allows them glimpses of an enigmatic land that are rarely offered to more conventional visitors.

The book comprises 242 pages, including 54 black and white illustrations (in colour in the e-version), nine maps and detailed descriptions of over 60 anchorages/mooring locations, complete with GPS coordinates. *Sailing to the Heart of Japan* is available in softback and electronic versions from all the usual outlets, including Amazon.

Extract from Chapters 3 – 4: Into the Rising Sun

(*Bosun Bird's final call before reaching Kyushu, one of Japan's big four "Home Islands", is the US Territory and military base of Guam. Here the crew are faced with Japanese bureaucracy for the first time: the need to send a fax to the Japanese authorities (who has a fax machine these days?) with their exact time and place of arrival. They leave Guam in the company of cruising friends Phil and Mel, aboard*

Mira, but in heavy weather the diminutive Bosun Bird soon falls behind and they lose contact. After a wet 1400-mile passage Nick and Jenny arrive at dawn off Kagoshima Bay. A maritime surveillance aircraft buzzes them, but they are more worried about dodging the myriad local fishing boats.)

Every time we make a landfall at a new, unfamiliar destination there's a sense of excitement, of nervousness even. How will we know where to tie up? Will the local officials be welcoming? Will we be able to get ashore today, maybe for a meal out, or at least a hot shower? This time there was something extra. We'd never been to Japan before and hardly any cruisers came this way, so we had little to go on. In fact, we'd chosen Kagoshima as our landfall for no better reason than the only book we'd ever found on sailing these waters, Hal Roth's *Two on a Big Ocean*, had Hal and his partner Margaret arriving here too. The book had come out no less than 40 years earlier.

"Don't worry," said Jenny, and she recalled the set of instructional language CDs we'd been listening to on the night-watches coming from Guam:

"We'll be able to deal with the obvious situations."

Using the notes that accompanied the disks, I gave her a quick test. She got "hello" and "goodbye" the wrong way round but managed an acceptable "good morning."

"Well," she responded defensively, "they said that if in doubt you can always just say 'Sou desu ne?'" We'll try that. It should cover most situations." Pause for hesitation.

"Or was it 'Sou desu ka?'" I'm not sure anymore. One means 'Is that so?', while the other means 'That is so.'"



The Magoshima breakwater and Sakurajima volcano

Up went our home-stitched Japanese flag on the starboard side spreader, the courtesy flag that it is customary to fly when entering a new country. And, below it, our much used yellow “Q” flag, which signifies “I request quarantine clearance,” (or “pratique”); this is more obligatory than customary. We switched on the engine, I ran my finger over our paper chart, along the coastline, and we set the GPS to its final waypoint.

Massive Sakurajima volcano almost blocks off the head of Kagoshima Bay (Wan – 湾 – in Japanese). Beyond the narrows, between its slopes and the city of Kagoshima on the western shore, the water becomes shallow. In 1941, Admiral Isoroku Yamamoto, Commander in Chief of the Imperial Japanese Navy, noticed a superficial resemblance between the strait and the lagoon behind it, and the main anchorage of the American Pacific Fleet at Pearl Harbor, Oahu. Realizing that the key to a successful attack on Pearl would be ensuring that his air-carried torpedoes did not bury themselves in the unusually shallow muddy bottom before hitting their targets, he had his torpedo bombers practice for weeks at Kagoshima until they chanced on the perfect modification that allowed for shallow running.

Jenny wasn't impressed that I'd been boning up on my history. She was looking anxiously ahead through the binoculars.

“Do shut up! We need somewhere to tie up.”

We scanned the heavily built-up shoreline south of the narrows. There were miles and miles of dockyards at the foot of high, green hills and no obviously friendly place for a small yacht to moor. The giveaway would be a cluster of masts. I took the binoculars from Jenny, but there were none to be seen. We slowed down.

“Why don't we try *Mira* on the radio?” I said. “They've probably been here a couple of days already.



Coming ashore at Kagoshima

They must have sorted things out.”

Jenny went below, grumbling that we never keep our radio on in port, so why would Phil? But he came up almost immediately once she made a hailing call on Channel 16. There were advantages to buddy-boating after all, I had to admit. Phil read out to us his precise GPS position, Jenny wrote it down and quickly located the spot on both our chart plotter and the paper chart I was following in the cockpit. Soon, we were heading into a narrow concrete cut, deep in the harbor, with sailboats moored to the vertical walls bows-in. The harbor walls were so high, a precaution against typhoons, that their masts could not be seen from outside.

Phil hailed us and guided us into a slot formed by large foam buoys while simultaneously asking about our passage and telling us about *Mira*'s. Distracted as I was by his chitchat and the perplexing mooring arrangements, it was ten minutes before I noticed a line of ten or a dozen smartly dressed men on top of the harbor wall. Some were in uniform with peaked caps, some in bright blue blazers, all wore white gloves.

“Looks like the Toyota sales team's here!” I said to Jenny, in poor taste.

Then, more seriously, I wondered if we were interrupting some sort of civic parade. Finally, I recalled that by an amazing coincidence we had arrived in Kagoshima exactly when we had randomly indicated we would in that fax, sent so long ago from Guam. This must be the official reception committee.

They all came aboard in pairs, as if boarding the Ark: two from Immigration; two from Customs; two from Agriculture; two from Health...and two from the Police. All were exquisitely polite but serious. Their English was rudimentary but comprehensible. All had multiple forms for us to fill in. One of these, the appropriately named General Declaration (with which we would later become excessively familiar), was put before us three or four times. Several people wanted to photograph our passports, then us, then the boat.

Light-heartedly I asked: “Can I photograph you as well?”

There was immediate consternation, that stereotypical indrawn



Making new friends and learning some Japanese

breath, and quizzical glances were exchanged. The answer was obviously no. Japanese officials had to be taken seriously.

We became worried when one pair, whom we had deduced to be from Immigration, politely gestured us towards their car, waiting on the quayside; the officers' English did not run to explaining what this was about. We looked to Phil, who just shrugged with a smile. We were whisked into Kagoshima, clearly a very large, modern city. The half-hour ride was exotic and foreign, not so much because of the modern buildings but because we could not understand a single word on the street or shop signs. Our guides in white gloves pointed out landmarks, looking at us questioningly when not sure of the English word:

"Here is train. Here is convenience store. McDonalds. Sento. You know Sento?"

We shook our heads negatively. More consternation.

"Sento? Hot water!"

Ah! Bath! A public bath! The Japanese obviously had problems with the "th" sound.

More paperwork at the office, more General Declarations to be filled in. One question, written in both kanji characters and English, asked for my mother's unmarried name. The official's finger lingered on my written response; he looked up at me and, speaking in rapid-fire Japanese, asked what seemed to be a question. Jenny caught my eye and shrugged almost imperceptibly.

"Sou desu ka," I said after a pause, with more firmness than I felt.

He frowned, looked stern then nodded. I smiled triumphantly at Jenny.

There were low bows; a "Welcome to Japan!" and we had officially arrived. ■

Nick Coghlan is an ex-Canadian ambassador and experienced sailor, as well as the author of many books...and more to come.



Moored in a small fishing port south of Kagoshima; almost every bay has a harbour, making it usually necessary to tie up rather than anchor

Hommage à Jean-Paul Hubert

Par Louise Fréchette

Jean-Paul a raconté qu'à l'âge de 17 ans, il avait lu un livre intitulé « Le diplomate canadien » et qu'il s'était dit : « Voilà ce que je veux faire dans la vie ». Une douzaine d'années plus tard, Jean-Paul entrait au ministère des affaires extérieures. J'ai fait mes débuts en diplomatie au même moment.

Jean-Paul a rapidement fait sa marque, autant auprès de ses collègues que de ses patrons. Il arrivait avec un bagage académique impressionnant – licence en droit de l'université McGill, maîtrise de l'Université Columbia à New York, doctorat de l'université de Paris. Il parlait couramment l'espagnol en plus du français et de l'anglais et avait l'assurance d'une personne bien dans sa peau, déjà à l'aise dans son nouveau milieu de travail. Surtout, c'était un être à la personnalité chaleureuse, engageante, un homme charmant et charmeur au sens de l'humour fin et toujours

bienveillant. Nous, ses collègues, avons tout de suite su qu'il irait loin.

Et c'est exactement ce qui s'est produit. Jean-Paul a rapidement gravi les échelons du service extérieur. Cinq fois ambassadeur (au Sénégal, auprès de l'Organisation des États américains, en Argentine, en Belgique et en Suisse), il a aussi été à deux reprises Conseiller spécial du premier ministre et Sherpa pour la préparation des Sommets de la Francophonie.

Il a souvent dit que son expérience à l'OEA, où il a été le premier ambassadeur canadien à siéger à cette organisation, est celle qui lui avait procuré le plus de satisfaction. Il s'intéressait depuis longtemps à l'Amérique latine et sa connaissance profonde de la région lui a permis de se gagner instantanément le respect et l'admiration des autres ambassadeurs. Permettez-moi d'ajouter que ce n'était pas gagné d'avance pour un représentant du Canada, un pays qui

avait boudé l'organisation pendant des décennies.

Les commentaires de ses collègues au moment de son départ, plus élogieux les uns que les autres, témoignent de leur admiration pour ses talents de négociateur mais aussi de l'affection réelle qu'ils lui portaient tous. C'est encore le témoignage de l'ambassadeur américain qui lui a fait le plus plaisir. Celui-ci a remercié Jean-Paul pour 'his healthy impatience', ajoutant qu'il avait grandement contribué à rendre l'OEA plus efficace et plus pertinente. Excellent juriste et homme de principe, Jean-Paul n'hésitait pas à donner son opinion même quand elle n'était pas au goût de tout le monde mais il le faisait avec intelligence et doigté.

La transition vers la vie de retraite s'est faite graduellement et en douceur. Il a d'abord joint l'Université de Sherbrooke en tant que diplomate en résidence. Puis, preuve de l'excellent souvenir qu'il avait laissé à l'OEA, il fut élu, quinze ans après y avoir servi comme ambassadeur, président du Comité juridique interaméricain. Au même moment, le gouvernement canadien faisait appel à ses services pour devenir président intérimaire du Centre international des droits de la personne et du développement démocratique.

Ce sont cependant ses nombreuses expéditions sur les chemins de Compostelle en compagnie de sa femme Florence qui ont constitué le fait marquant de sa vie de retraité. Au fil des années, le couple a parcouru des milliers de kilomètres, quelques 3,800 selon Jean-Paul qui a soigneusement documenté ces voyages mémorables. C'est une expérience qui l'a marqué



Jean-Paul Hubert en voyage

profondément et dont il parlait avec beaucoup d'enthousiasme.

La retraite lui a aussi permis de laisser libre cours à sa passion pour la généalogie. Après des années de recherches, il a réussi à dresser l'arbre généalogique de sa famille remontant jusqu'à bien avant l'arrivée du premier Hubert en sol canadien. Ajoutez à cela un amour du golf découvert sur le tard, des sessions de bénévolat en appui au Symposium des arts de Danville, son village d'adoption sans parler des moments passés avec ses enfants et ses petits-enfants et ceux de Florence et vous conclurez avec raison que les années de retraite de Jean-Paul ont été bien remplies.

Au milieu de tout cela, Jean-Paul n'a jamais cessé de s'intéresser à l'actualité tant nationale qu'internationale. Nombreux sont les amis à qui il faisait suivre un article qui l'avait interpellé,

Il arrivait avec un bagage académique impressionnant – licence en droit de l'université McGill, maîtrise de l'Université Columbia à New York, doctorat de l'université de Paris.

souvent accompagné d'un petit commentaire bien senti. Jean-Paul a été un des grands professionnels de la diplomatie canadienne. Il a aimé son métier et est resté fidèle jusqu'à la fin à la communauté des anciens du ministère. Pendant des années après sa retraite, il a préparé une compilation quotidienne d'articles

parus dans la presse francophone pour le bénéfice de ses collègues. C'est ce qui lui a valu le titre de Gouverneur émérite et membre à vie de l'Association des anciens ambassadeurs du Canada. Il était de toutes les rencontres d'anciens et sa popularité auprès de tous ne s'est jamais démentie.

Intelligent, cultivé, doté d'un excellent jugement, super-sympathique, un chic type, Jean-Paul avait toutes les qualités pour réussir en diplomatie. Plus important encore, il savait être un ami hors pair. C'est ce qu'il a été pour moi pendant plus de 50 ans. ■

Louise Fréchette a œuvré dans les hautes sphères du MAECI, des ministères des Finances et de la Défense nationale. Elle fut Ambassadrice et représentante permanente auprès de l'ONU et a terminé sa carrière diplomatique au poste prestigieux de Vice-Secrétaire générale de l'ONU.

CANADEM is an international NGO with 30 years of experience mobilizing the right experts and empowering them to improve the impact of global assistance for peace, security and sustainable development with UN, governmental and NGO programs. Our flexible operational model supports this work by meeting the needs of partners rapidly and cost effectively.

Retired from the foreign service with more left to give? Contribute your expertise through **CANADEM** today!

CANADEM est une ONG internationale avec 30 ans d'expérience qui se consacre à la mobilisation d'experts en leur fournissant les outils pour contribuer à la promotion de la paix, le développement et la sécurité au niveau international auprès des programmes de l'ONU, des gouvernements, et d'autres ONG. Notre modèle d'opérations efficace et flexible appuie nos objectifs et les besoins de nos partenaires.

Vous êtes à la retraite du service extérieur et vous voulez continuer à contribuer ? Joignez-vous à **CANADEM** !



Continuer à contribuer



Continue to serve

Enregistrez-vous gratuitement avec CANADEM

CANADEM.ca/register-with-canadem

The Ripple Effects of the Geoffrey F. Bruce Fellowship in Canadian Freshwater Policy

By Erika Bruce

Throughout his career in the Canadian foreign service, Geoff Bruce had always taken *the long view*. He firmly believed in the need for multilateral collaboration in mitigating global problems, and was an ardent yet realistic supporter of sustainable development and the protection of the environment. He was among the first to recognize the prime importance of preserving our water resources through fully integrated public policies.

After his retirement from active service – to allow me to accept the position of Director of Information and Press at NATO – he turned his attention to the challenges facing Canada and the United States in the management of their shared water resources. After the Waterton Inquiry on the one hand, and recognising that California is expected to lose 10% of its water by 2040 or sooner, on the other, he co-chaired with Blair Seaborn a study group under the aegis of the Canadian Institute of International Affairs. The recommendations in the Report on The Transboundary Water Resources, issued in 2005, sought to remind the federal government of its lack of integrated public policies, established guidelines and standards at federal, provincial and municipal levels.

It was not until 2023 that a Canada Water Agency was finally created; it is headquartered in Winnipeg.

To honour Geoff Bruce's lifelong commitment to the goals of the 1972 Stockholm Conference on Environment and Development and its subsequent commissions – of which he was the delegation's Secretary – I established a fellowship program to assist graduate and doctoral candidates in preparing for a career in safeguarding our



Geoffrey Bruce, Julie Loranger (a Canadian delegate to the UN General Assembly) and Canadian Ambassador to the UN, Bill Barton, c. 1977

freshwater resources. To become the new generation of water governance policymakers.

Water is an essential supply which is in great stress from population growth, increased urbanisation, industrialization, intense agriculture, mega farming, pollution, and an aging infrastructure, to name a few factors.

Freshwater is also a strategic resource that impacts security, issues of conflict, environmental protection, indigenous rights, climate change, economics – all aspects of policy and governance. Candidates applying for a fellowship are therefore eligible from a wide range of disciplines within the social sciences. An inherent mandate for their interdisciplinary research is the contribution to the practical application of the findings : to create a bridge between the academic and non-academic world, as one Fellow put it, and to raise public awareness and reach policy-makers.

The success of this program exceeded all my expectations.

Established in 2017 at Toronto Metropolitan University (previously Ryerson), it funds 2 fellowships annually in a competitive process. It is housed within the School of Public

Policy and Democratic Innovation and run by dynamic Professor Carolyn Johns. To date 14 fellowships at \$12,500 each have been awarded, soon to be increased by another two.

In 2023, I agreed to contribute the major portion of a post-doctoral fellowship which received over 60 applications from all corners of the world. The chosen scholar is an Iranian who has earned degrees in environmental engineering and sciences and a Ph.D from a French university. She is also a specialist in analysing big data.

Several Fellows have secured positions in municipal governments, environmental planning offices, as well as internships in the Canada Water Agency.

Subjects that the Bruce Fellows have tackled range from monitoring water use, to new approaches to citizen participation and community science, watershed issues in Canada's North, urban flood risk management, restoring wetland habitats, a new logic in treating industrial and urban wastewater, precision irrigation, drought-resilient rain-fed farming, and the reuse of water in producing critical materials for electrification.

And would we not all like to know what contaminants of emerging concerns (CEC) are found in our drinking water, substances such as pharmaceuticals, pesticides, body lotions that current treatment methods cannot effectively remove?

Stay tuned to the work of Geoffrey F. Bruce Fellows at Toronto Metropolitan University! One will soon find the answer. ■

Erika v. C. Bruce, Ph.D. (pol.econ), has held executive positions in the private and public sectors.

Voyage dans le désert au Mali

Par Paul Hitschfeld

Dans le cadre de mon travail à l'ACDI j'ai eu le plaisir de voyager dans des endroits très éloignés. Certaines de ces missions étaient éprouvantes, même risquées. Ce fut le cas, par exemple, lors d'une mission au Mali, à l'occasion d'un voyage en véhicule, de Bamako à Nioro du Sahel, et ensuite vers Kayes, sur une distance totale de 700 km.

Nous voulions voir, en mission préliminaire, avant de commander une étude détaillée, la région de Nioro, peu peuplée, près de la frontière de la Mauritanie, afin de déterminer si le Canada devait participer à un projet de développement rural intégré. On a quitté Bamako à 7 heures. Nous étions en Land Rover, six personnes. J'étais le plus junior, alors j'ai dû m'asseoir à l'arrière, avec un grand baril d'essence entre les jambes, car il n'y avait pas de poste d'essence le long du trajet. Nous devions réaliser 440 kilomètres le premier jour. Après une centaine de kilomètres, le chauffeur a quitté la route et nous avons roulé par la suite sur la terre et le sable, évitant les roches et les quelques rares buissons. C'était désertique et l'air était très sec. Tout le monde pouvait sentir l'essence dans le baril, moi le plus. Le chauffeur devait débrayer à toutes les trente secondes, première, deuxième, troisième, deuxième, etc., vu la surface très inégale du terrain. Les pédales de conduite étaient usées jusqu'au métal nu.

Il n'y avait pas de climatisation dans la Land, alors il fallait laisser les fenêtres ouvertes, donc la poussière soulevée par les roues nous envahissait. Bientôt nos cheveux sont passés au beige/gris, la peau aussi, parsemée de crevasses causées par le ruissellement de la sueur. Le chauffeur était très professionnel et aurait pu conduire dans n'importe

quel rallye sportif, tellement il contrôlait bien la Land. Il n'avait même pas de compas. Je pense qu'il s'orientait grâce au soleil, comme nos ancêtres le faisaient.

Vers midi on s'est arrêtés sous un arbre chétif qui ne donnait pas d'ombre, pour manger des sandwichs fournis par notre hôtel à Bamako, et boire de l'eau. Notre guide était un haut-fonctionnaire du ministère de l'Agriculture du Mali, chargé de mettre en place un nouveau concept de développement rural intégré. Il a essayé de maintenir une conversation avec nous mais avec la chaleur, la poussière et la fatigue due aux secousses, il s'est tu éventuellement et après le lunch nous roulions en silence. Vers six heures, la nuit est tombée et nous nous demandions comment le chauffeur pourrait continuer sans voir les obstacles. Il avait un talent, notre chauffeur, de percevoir les obstacles avec un oeil de faucon, malgré l'obscurité. Aussi, un deuxième talent, celui de s'orienter vers Nioro dans le noir, la Land cahotant sur des pierres et des dénivellations subites.

Vers huit heures, nous sommes arrivés au poste militaire de Nioro, autrefois un fort de la Légion étrangère française, du temps de la colonie. Un comité d'accueil nous a chaleureusement accueillis, en nous offrant de l'eau. Des tables et des chaises étaient posées sur une terrasse. J'ai vu dans un coin une chèvre rôtir sur broche. Il n'y avait pas assez d'eau là pour se doucher, seulement quelques gouttes versées d'une calebasse pour se laver les mains. Fièrement, le chef du comité d'accueil, le maire de Nioro je pense, dans un geste cérémonial, a arraché les yeux de la chèvre et les a offerts sur une assiette au noble visiteur

qu'était le chef de la délégation canadienne. (J'étais alors heureux d'être le junior de la mission et de ne pas être honoré ainsi.) Mon chef a avalé les yeux, sans sourciller. Je l'ai admiré pour ce geste, pendant des années. S'en suivirent de la chair de chèvre, plus ou moins bien cuite, quelques patates et de l'eau. Après ce repas, modeste, mais spécial, place aux discours d'usage, portant sur l'amitié éternelle entre nos deux peuples, et sur les besoins des populations vivant dans cette zone éloignée, sans aucune infrastructure ou service. Les gens du désert ont la réputation d'être francs et directs, et ce fut le cas ici.

On s'est couchés sur des lits métalliques, sans matelas, depuis longtemps disparus. J'avais un petit sac avec des vêtements que j'ai distribués sur le treillis métallique et essayé d'utiliser comme matelas. En me déshabillant j'ai vu que j'étais de deux couleurs, beige partout, sauf les pieds, et deux petits ronds autour des yeux, grâce à mes lunettes. Inutile de dire que c'était très peu confortable et on ne s'est pas reposés beaucoup. À l'aube on s'est levés, endoloris et fatigués. Un verre d'eau et une tranche de pain sec pour le déjeuner. Ce ne fut qu'à ce moment que j'ai compris pourquoi les Français appellent ce repas "petit" déjeuner.

On a eu d'autres présentations, directes et touchantes, puis on a repris la route, vers l'ouest cette fois, direction Kayes. Le chauffeur avait versé l'essence du baril dans le réservoir de la Land. Le baril vide, mais pas tout-à-fait, se retrouvait encore entre mes jambes, et empestait d'autant plus. Tout le long du chemin nous nous sommes arrêtés ici et là pour parler aux fermiers et aux autorités locales, pour mieux saisir la dynamique de la région, et mieux comprendre les défis: manque d'eau, peu de soutien agricole, aucun service en santé, écoles rares et sans livres, etc. Tous les secteurs avaient

besoin de soutien. Le fonctionnaire de l'Agriculture prenait note. Sa spécialité (dévoilée la veille) était le machinisme agricole, expression que je ne connaissais pas avant cette mission. Il voulait, un jour, voir à la mécanisation de la production, mais je ne voyais pas comment on pourrait le faire, sans essence, sans mécanicien, sans infrastructure technique.

On pouvait rouler maintenant un peu plus vite car on était, enfin, sur une route de terre. Soudainement, le chauffeur dit quelque chose à son chef, et freina brusquement. Devant nous, passant d'un côté de la route vers l'autre on voyait des centaines de milliers de petites bêtes, des mulots ou souris ou autres rongeurs, collées l'une sur l'autre courant à vive allure. On voyait un genre d'étang brun devant nous, en mouvance, comme des vagues, et on entendait les cris aigus des bêtes. La route et la végétation rabougrie n'étaient

plus visibles sous la horde. C'était comme dans un film d'horreur. Notre guide fit un signe au chauffeur, pour avancer, et nous avons traversé en première vitesse cette rivière de bêtes, en écrasant des milliers. "C'est un fléau ici, ils mangent tout, pire que les sauterelles", nous dit-il. Vers 4 heures, enfin, nous sommes montés sur une route macadamisée, et on a pris un peu de vitesse. Enfin! Le vent dans la Land nous rafraîchissait pour la première fois. Vers 6 heures on arriva en ville. Kayes est célèbre, car c'est là où la France a caché l'or de sa banque centrale pendant la 2e Guerre mondiale.

A l'Hôtel de la Gare, dès que je mis les pieds dans la chambre, je me suis déshabillé, en vue de prendre une douche. Mon pantalon se tenait debout tout seul contre le mur, tellement la poussière l'avait raidi. Hélas, la douche ne crachait pas une seule goutte. Je me suis rhabillé et suis descendu à la réception.

"Pas de douche, monsieur, me dit le commis, on n'a pas d'eau à cet hôtel depuis quatre ans. Si vous voulez de l'eau, allez au bar!" J'ai acheté deux bouteilles de Contrex (trois litres en tout) et suis allé dans le stationnement. Là, un de mes collègues de mission se douchait, caché derrière la Land, avec l'eau froide du bar. C'était plus facile à deux. On était nus, sauf les caleçons. Chacun son tour, on versait un petit filet d'eau sur l'autre, en essayant d'enlever le plus de crasse possible. Mes deux bouteilles d'eau ont enlevé une partie de la poussière, surtout des cheveux, mais c'était loin d'être suffisant pour être propre. Heureusement, il n'y avait pas de passant pour se moquer de nous. Mais j'en avais assez; au bar j'ai acheté une bière et un sac de biscuits, puis remonté faire dodo dans un vrai lit. Il y avait un matelas, certes, mais il avait servi souvent depuis la 2e guerre.



280 Beechwood, Ottawa - 613-741-9530 – www.beechwoodottawa.ca
Owned by the Beechwood Cemetery Foundation and operated by The Beechwood Cemetery Company.

The Canadian Foreign Service has played a vital role in the promotion and protection of Canada's national interests around the globe.

Beechwood is proud to acknowledge the contribution of Foreign Service by providing a significant saving on many of Beechwood services.



CFSAF

Please visit
Beechwood's Foreign
Service and Canadian
Foreign Service Alumni
Forum page for more
details.



Le lendemain, visite chez le gouverneur de la province. Nous les quatre canadiens étions encore crouteux dans les cheveux, difficile même d'y passer un peigne, et crasseux ailleurs; nous portions nos vêtements poussiéreux des deux jours précédents. Le fonctionnaire, lui, était beau et propre, on se demandait comment il avait fait. Plus tard on a visité une foire agricole dans le stade municipal et on a vu des légumes magnifiques, dont une carotte qui a gagné le ruban bleu, carotte immense, au moins 50 centimètres de long, et grosse comme un bras d'enfant. Ensuite, des discours...

Vers midi, le fonctionnaire nous dit avec un grand sourire qu'il avait reçu l'autorisation de louer un petit avion pour rentrer sur Bamako. Arrivés là, nous sommes retournés à notre vrai hôtel, nous sommes douchés et avons nagé dans la piscine. Nous avons consommé peut-être quelques pastis. Le soir au resto, nous avons mangé local, mais aucun de nous a choisi la chèvre, pourtant le spécial du jour.

J'avais d'autres projets à visiter

lors des jours qui ont suivi, dont je ne peux pas vous faire rapport maintenant, car j'ai oublié lesquels, mais l'expédition vers Nioro, ça, je ne l'oublierai jamais. J'ai quitté le bureau de l'ACDI au Mali quelques mois après, et j'ai appris de mon successeur quelques années plus tard que l'ACDI a versé (de mémoire, je me trompe peut-être) \$15 millions pour le projet Nioro. Faudrait retourner là maintenant pour voir si une seule personne se souvient de notre visite.

Et, s'il y a un héros dans cette histoire, c'est le chauffeur, car il a fait preuve de prouesses remarquables lors de ce voyage. Eût-il commis la moindre erreur, nous serions toujours là dans le désert du Mali, des squelettes blanchis au soleil. ■

Paul Hitschfeld a travaillé à l'ACDI pendant 34 ans et a servi aussi dans deux ambassades, à Dar es Salaam et Addis Abéba. Il a toujours apprécié travailler avec les collègues des autres ministères. Après sa retraite il est resté actif dans le monde de la coopération internationale, en tant que chargé de cours à McGill et Carleton et comme membre de deux ONG.

Transatlantic Dialogue

The Transatlantic Dialogue, a regular series of discussions among former senior foreign service representatives of Canada, the United States, and the United Kingdom, now has a regular place on You Tube, where zoom events of the past are stored for future use.

The fourth Dialogue event was held on 25 June, 2024, and its theme was: "The Russian Challenge: the Next 5 Years" The Canadian speaker was Leigh Sarty, now a senior fellow at the Norman Paterson School of International Affairs, Carleton University, in Ottawa.

The recording of this event can be found at the following address: <https://youtu.be/zBqjiSegOas>

This series will continue into 2025.

YEAR-END INVESTMENT TAX STRATEGIES



- **Maximize deductions (RRSPs, Donations, and FHSA)**
- **Maximize grants (RESP and RDSP)**
- **Minimize or defer taxable investment income**
 - Tax loss selling
 - Managing taxable distributions
 - Products and plans to reduce your taxes

CONTACT A TRADEX ADVISOR FOR YOUR FREE, NO OBLIGATION PORTFOLIO REVIEW

Tradex Management Inc.

www.tradex.ca | 1604-340 Albert St., Ottawa, ON K1R 7Y6
(613) 233-3394 | 1-800-567-3863 | info@tradex.ca



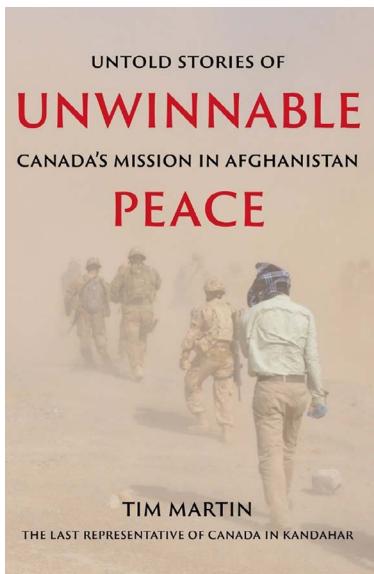
Commissions, trailing commissions, management fees and expenses may all be associated with mutual fund investments. Please read the prospectus before investing. Mutual funds are not guaranteed, their values change frequently, and past performances may not be repeated.

Books in Revue/ Critiques de livres

Tim Martin: *Unwinnable Peace:* Untold Stories of Canada's Mission in Afghanistan

New Westminster, B.C.,
Tidewater Press, 2024.

Review by Matthew Levin



Lester Pearson, in the first volume of his memoirs, referring to the time he spent as a senior official in the Department of External Affairs, observed with conviction and ‘connaisseur de cause’ that “Canadians can take pride in the fact that their foreign service is considered to be one of the best in the world”. *Unwinnable Peace*, Tim Martin’s gripping, honest and intense account of his year in Afghanistan leading Canada’s civilian mission as Canada’s last Representative in Kandahar, is evidence that, despite the protestations of many, Pearson’s observation in important ways continues to be true.

Unwinnable Peace is a powerful, deeply personal exploration of the complexities surrounding the enterprise of peace-building, or what

came to be called, in a now widely-discredited phrase, nation-building, in fragile states and conflict zones. Martin’s objective here is not to explore the larger context of the war in Afghanistan. For the most part he eschews discussion of the objectives, motivations and strategies of the major players, ground amply covered by others. Martin’s is a grounds-eye, day-by-day, personal view of the reality – harsh, intensely demanding, often discouraging, occasionally if too infrequently rewarding – of conducting diplomacy and development in the midst of war. Focusing on his own experience and that of his colleagues, Martin takes readers on a journey that is both intimate and thought-provoking, shedding light on the lived experience of those involved.

Martin’s book is a recounting of his personal experiences during his assignment as Director of the Kandahar Provincial Reconstruction Team (KPRT), an assignment, Martin explains, that he was not seeking and was ambivalent about accepting, but in the end took on out of a sense of duty and professionalism. Martin interweaves his own experience with an appreciative and generous showcasing of the commitment, contributions and sacrifices of those he worked with, above all colleagues both Canadian and Afghan, as well as members of the military and representatives of partner missions. This fabric of highly personal, intensely felt shared experiences, narrated in direct and unadorned prose, establishes a compelling authenticity that draws readers in and makes them participants in moments of hope, disappointment, camaraderie and conflict, with stark, sometimes painful, honesty, making Martin’s book difficult to put down.

Martin does not shy away from the raw emotions that accompany such a high-stakes endeavour. In fact, one senses that the project of writing

this book was for Martin a way of processing an intense, fraught and inevitably inconclusive experience, of finding meaning in the personal and national sacrifices the mission required, and perhaps of bringing closure to it, a process that can only have become more pressing and necessary in the face of the Taliban’s ultimate military, political and social victory.

A skilful and sensitive narrator, Martin conveys the burdens of responsibility that came with his job, as well as the psychological toll of witnessing suffering and conflict. The sense of price paid figures prominently in the text, as Martin reflects on the sacrifices made—not just by those in the field, but also by their families and communities. His account pulls readers into the daily reality of the closely knit community of colleagues with whom he served and for whose welfare he was responsible, giving voice to their inner struggles, doubts and frustrations, but also to their skill, commitment, occasional triumphs and conviction that the sacrifice was worth making.

He creates a vivid picture of how heavily the complexity of the challenges, the inevitable uncertainty accompanying actions and decisions, and the intense pressures weighed on him and his colleagues, and of the toll they took, in some cases all too real and traumatic. (Martin begins the preface to the book with a tribute to Glyn Berry, a Canadian diplomat who was killed in Afghanistan, and describes the incident in which diplomat Bushra Saeed was seriously injured when her convoy was struck by an IED.)

But beyond the individual human stories, a significant merit of Martin’s book is to provide an honest analysis of the multifaceted nature of peace-building operations, and the contradictions, inconsistencies and shortcomings of delivering development programming in an unfamiliar culture, in the midst

of war. The operating principle for Canadian engagement in Afghanistan was so-called ‘3D’ – defence, development and diplomacy – understood as mutually-supporting interventions contributing to a virtuous cycle of security, economic development and political stability. The notion was that the Taliban would be militarily defeated, or at least corralled and subdued sufficiently to allow development to take place, with the economic and social benefits of development generating broad support among the Afghani people for democracy and modernization to take hold. As Martin succinctly sums it up, “We believed that when NATO and the Afghan forces drove the Taliban out of populated lands, a democratic Afghan government would take root.”

Martin illustrates the myriad challenges of putting this theory into practice, from navigating political intricacies, always obscure and easily misunderstood by Canadians with the best of motivations but little understanding of Afghan culture and for the most part little knowledge of the local languages, to the highly constraining and ever present physical threat intrinsic to operating in a volatile environment. This is not to say that there were not meaningful successes and achievements, and Martin celebrates them – schools, health centres and other key civilian infrastructure were built, many Afghans were trained in skills essential to a functioning democracy and civil society, important successes were achieved in human rights and freedoms, especially for women. But Martin’s account and observations suggest that the eventual inability of the mission to achieve its objectives, in short, why this peace was unwinnable, lies in the concept of nation-building itself, and in the hubris that underlies it.

Among other structural flaws and contradictions is the reality that the three pillars of 3D were never

equal. Martin cites an incident, recounted to him by Canadian diplomat Pam Isfeld who was political advisor (PolAd) to the commander of Canadian forces in Afghanistan. The commander of US forces at Bagram Air Base is being briefed on firefights in a remote valley. The reason for the fighting is unclear – insurgency, criminality, inter-tribal conflict are all reasonable possibilities. As Pam Isfeld tells Martin, “Maybe Afghans were shooting because they were scared and just wanted to be left alone”. But the American general receiving the briefing was uninterested in ambiguity and the briefing was quickly recast to define all the shooting as insurgency.

The problem, however, is that the very essence of diplomacy is to deal with ambiguity and uncertainty. This is a fundamental incompatibility between diplomatic and military approaches. As Martin writes, “The military’s bias toward action gets things done in difficult circumstances”, but “hasty action can be dangerous when there is not enough information to make informed judgments”. In another context that makes the same point, I recall former PM Harper’s words in a speech to Canadian troops following Canada’s participation in NATO’s intervention in the 2011 Libyan civil war, congratulating the military for having accomplished in weeks what it would have taken diplomats months or even years to achieve (cited from memory, with apologies for the lack of citation). Of course it’s true in one sense – the intervention led quickly to the end of the Gaddafi regime. But there are few more telling examples of just how dangerous and destructive hasty action can be.

The ideal of loyal service is clearly one to which Martin holds deeply. And for the most part he avoids criticism of the government he represented in Afghanistan (and elsewhere through a long and

impressive career). Glimpses of unease with policy and motivations do however creep through. Martin devotes considerable attention to one of the most notorious controversies surrounding Canada’s mission in Afghanistan, the issue of mistreatment – torture – of Afghans detained by Canadian forces and handed over to Afghan authorities, and to the painful saga of Richard Colvin, Political Director at the KPRT. Subpoenaed to appear before a Parliamentary Committee, Colvin’s integrity and convictions led him to speak candidly, stating that the likelihood was that all Afghan detainees handed over by Canadian forces were tortured by the Afghan intelligence service. He was criticized and accused by his own government of having been duped by the Taliban, a charge Martin considers “ridiculous and unsupportable”.

In *Unwinnable Peace*, Tim Martin challenges us to rethink our idea of ‘nation-building’. His candid exploration of both the aspirations and limitations of such missions serves as a reminder of the intricate nature of global politics and the human cost of conflict. Ultimately however, while Martin’s book is both defence and critique of Canada’s engagement in Afghanistan and of the larger US-led expedition of which it was part, it is above all a testimony to the spirit, courage, perseverance and commitment of those charged with carrying out the mission in the midst of constant danger and adversity, and in the face of a growing understanding that success was beyond reach.

Tim Martin’s insightful and compelling book work will be of great interest and benefit to a wide range of readers, certainly to diplomatic and development practitioners, but also to anyone interested in Canadian diplomacy and foreign policy, in international relations writ large, and in the

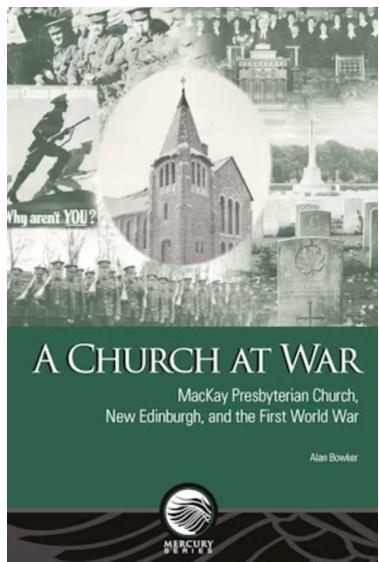
dynamics of conflict and peace. I hope that for young readers it might also be a stimulus to think of a career in international relations and at Global Affairs Canada in particular. Martin's unique perspective, informed by the author's empathy and humane vision, not only educates but opens the door for deep reflection on the roles and responsibilities of those who, despite the odds and the state of our world today, believe in the possibility of peace and international cooperation. ■

Matthew Levin is a retired Canadian diplomat who has served in a number of conflict and post-conflict environments.

Alan Bowker: A Church At War

Mercury series, University of Ottawa Press, 2024.

Review by Ed Whitcomb



The famous historian Thomas Carlyle said that history was the sum total of the biographies of great men. In addition to ignoring a few women like Catherine the Great, Elizabeth the First, the Virgin Mary, and Madame Curie, he ignored the fact that Napoleon, Alexander the Great, Caesar and thousands of other "great men" could not have made their mark in history without the assistance of hundreds of thousands of "ordinary" men. This is a book

about "ordinary men" and some "ordinary women".

One can tell a lot about a book by its cover. This one shows the MacKay Presbyterian Church in New Edinburgh, then a village just east of downtown Ottawa. The book is about the involvement of its congregation in the First World War. The cover shows the congregation, soldiers marching and attacking, and two cemeteries - exactly what the book is about. The back cover has a good summary of the contents and a recommendation by Tim Cook, Chief Historian and Director of Research at the Canadian War Museum. It would be difficult to get a more credible endorsement.

I like to start a book at the back to get a sense of its quality. The Index is thorough, neat, and easy to read – the publishers have not strained your eyes skimping on the font. The bibliography is overwhelming. Bowker has exhausted the secondary literature and archival sources. There are excellent quotations from war diaries, letters, family trees and histories, church records, newspaper reports and editorials, legal documents, obituaries, medal citations, and wills, as well as explanations as to what a word like "missing" actually means (blown to bits or buried in ooze) and why a married man with five kids would volunteer in 1916, knowing the danger. The book is full of fascinating details, like the life expectancy of a pilot (11 days).

More importantly, he has mastered the newly-available digitalized records of the soldiers and their families. The Notes are exhaustive and easy to use. This is a thoroughly researched, high-quality book. Like many historians, Bowker made his career in the Foreign Service, which makes this highly-academic and readable book all the more notable. It is his second major contribution to the history of modern Canada.

The book is organized in a way that makes it easy to understand the complexity of the issues, the overall war, the battles, the Canadian context, the local situation in New Edinburgh, the religious context of the Presbyterian Church at MacKay Street and across Canada, and the men, women and families involved. After a 16-page introduction covering the major issues, there are chapters on New Edinburgh and MacKay Presbyterian church, followed by another on the one parishioner killed that year, oddly a German-Canadian. Chapter 5 outlines the war in 1916, followed by chapters on the six Church members who died that year. Chapter 12 covers the war in 1917, followed by chapters on the five men who died that year. Chapter 18 covers 1918 and another five deaths. Chapter 24 is on the "Men Come Home" and the Aftermath is covered in Chapter 25.

MacKay Presbyterian Church had a congregation of 364, over half of New Edinburgh's population. A staggering total of 140 of its members served in the First World War, of whom 19 died. Bowker explains the social and economic background of the village and its population, their employment, housing, education, sports, and entertainment. He covers the ideologies of the time, their religious and political beliefs, their faith in God, the British Empire, the superiority of their civilization, and the rightness of their cause. Throughout the book, he insists that these beliefs never faltered, no matter the carnage and suffering.

Bowker points out that the people and events of 1914 should not be judged by the standards and values of 2024, because they took place in a different era, with beliefs and values that have since changed. But he goes a bit far in excusing the way the denizens of New Edinburgh "bought" the British propaganda of the day. In 1914, Britain, France, and Germany were all on the offensive.

All bore responsibility for the war. One MacKay man died due to service in Egypt, where the British Army's objective was gaining control of the Middle East. After the war, one member volunteered yet again to join in the questionable and unsuccessful Western intervention in the Russian Civil War. French Canadians, Americans, and Latin Americans were not taken in by British propaganda. Our governments lied and these men and violated the First Commandment – some other Christian religions refused.

It might appear that 17 chapters on the men who died would be repetitive. But the second chapter is different from the first, and one becomes eager to read all of them. Though all the men came from the same hamlet and Church, they had a variety of backgrounds, some born in the area, some elsewhere in Canada, and some abroad. They had a variety of work experiences and family configurations. They served in different branches of the armed forces and had widely different experiences in battle, with wounds, in hospitals, and on their return. The descriptions of the famous battles they experienced – Somme, Ypres, Vimy, Passchendaele – are detailed and easy to understand.

Several aspects of this book deserve to be highlighted. I have rarely seen such a superb collection of illustrations: photographs of the men and their families, war scenes, soldiers marching, military equipment, documents, athletic trophies (many of the men were superb athletes), and scenes from New Edinburgh, such as factories and houses. The List of Figures is six pages long! The maps are also models of clarity, drawn by the author himself. He explains how different weapons worked, how they fit into the broader picture, and the damage they could do. Cemeteries are described in loving detail, their architecture, layout, carvings, lists of names, with

excellent photographs by the author's spouse, Carolyn.

The explanation of the wounds and diseases the men suffered is detailed. Bowker documents the high incidence of venereal disease and how the Army dealt with it, including docking pay for those hospitalized and therefore unable to serve in the trenches. He also explains how smoking was so excessive it contributed to other health issues and the Church was forced to relax its views on the habit. The Church was solidly behind the growing crusade for Prohibition, but at the Front, tee-totalers gradually accepted that a shot of rum was necessary to get through another day, and recommended it to their Presbyterian colleagues. (Catholics and Anglicans had less difficulty squaring drinking with their faiths!) Veterans exchanged war stories with each other but were reluctant to discuss their experiences with civilians. Bowker adds some humour, saying: "What happened at the Front stayed at the Front."

The evolution of the Church and of New Edinburgh before, during, and after the War is thoroughly examined. Faith in the cause was never shaken, but the suffering of families increased as men were killed, went missing, or were wounded. As the wounded returned, their stories contradicted government propaganda, and the true horrors of trench warfare gradually dawned on the folks back home. Increasing shortages and inflation added to war weariness. Many of those who returned suffered from terrible mental and physical injuries, died early, had recurring nightmares, or difficulty sleeping or working. Many others went back to work, married, raised families, and easily re-integrated into Church and community. Many parishioners were never able to visit the graves of their relatives; many of those killed have no known grave. The Church installed an Honour Roll for those

who served and a Memorial Plaque for those killed.

If it seems that World War One lies in the distant past, its effects still linger. My mother's mom died in the Spanish Flu of 1918. Her father married a war widow who paid more attention to her son and their children than to his first two children, a not-unusual situation. Mom ran away at an early age, was raised by various relatives, went to a variety of schools, and was scarred for life by her family experience. But that was little compared to the families who lost sons, husbands, and fathers, as well as to the men who returned physically and mentally scarred for life. As a kid in the 1950s, I sat in our United Church staring at the war plaques and wondering why that of WWI was so much larger than that of WWII and why so many were "missing."

Interestingly, I wrote this review just after celebrating Oktoberfest at the Ottawa German Club, one of my favourite events because of the wonderful culture, music, food, tradition, and friendship. On Christmas Day, 1914, the MacKay men and the Germans sang Silent Night, an Austrian hymn. The Germans suffered as much as the Canadians, equally certain in their faith and the rightness of their cause. Visiting the cemeteries of the First World War should be on everyone's "To Do" list, and the visit would never be forgotten. There can hardly be a better primer for such a visit, for Remembrance Day, or for observing a memorial for the Fallen in the First World War than Alan Bowker's *A Church at War*. ■

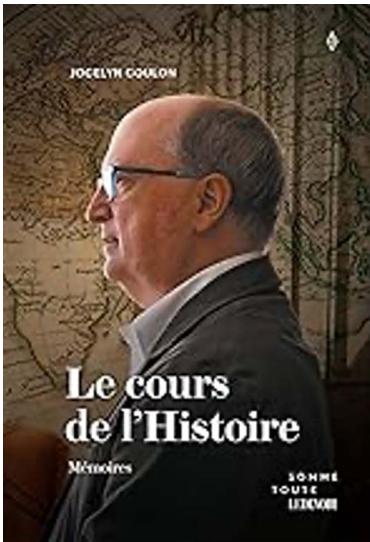
Ed Whitcomb taught history at several universities before joining the Department of Foreign Affairs. Like Alan Bowker, he remained an historian, writing histories of all of Canada's provinces, of federalism, and of settler-First Nations relations. He is on the Brandon University Wall of Fame.

Jocelyn Coulon, Le cours de l'Histoire

Éditions Somme Toute/

Le Devoir, 2024

Par Olivier Nicoloff



Plusieurs parmi ceux et celles qui, comme moi, ont pris leur retraite du Service extérieur récemment, observent avec intérêt l'accélération de l'évolution des relations internationales. Moi et mes collègues avions œuvré durant la guerre froide, écarquillé les yeux devant la chute du Mur de Berlin, observé la courte parenthèse d'un monde unipolaire suivie de la montée de la Chine, contribué et applaudi à la visibilité du Canada sur la scène internationale avec le concept de Responsabilité de protéger. Le livre de Jocelyn Coulon « Le cours de l'Histoire » vient à point nommé pour nous remettre en mémoire ces événements et alimenter notre réflexion sur les défis actuels de notre politique étrangère.

Jocelyn Coulon a la plume aisée et agréable à lire, et il bénéficie d'une très riche expérience : tour à tour jeune homme fasciné par l'étranger, journaliste, analyste, chercheur, professeur, directeur d'un centre de formation et finalement conseiller politique, il a été beaucoup plus qu'un simple observateur de la scène internationale. Il nous fait partager ses expériences et enseignements,

et parle ouvertement de son cheminement intellectuel, voire de ses erreurs. C'est par exemple avec une modestie aujourd'hui trop rare que Jocelyn Coulon admet qu'il n'a pas cru que la chute de l'empire soviétique était inévitable. Et je le suis sans hésitation quand il déplore le manque d'intérêt aujourd'hui de marier le passé avec le présent afin de comprendre l'événement.

Dans ce livre très stimulant, Jocelyn Coulon revient sur plusieurs thèmes importants. Il parle du déclin de l'Occident, en raison des crises économiques et des guerres coûteuses (Irak, Afghanistan), qui ont favorisé l'essor de nouvelles puissances. Il décrit les stratégies économiques, militaires et diplomatiques de la Chine et de la Russie, illustrant comment elles redéfinissent les règles du jeu mondial. Il déplore à ce propos l'arrogance et l'aveuglement des occidentaux concernant les intérêts russes, et pour le gouvernement canadien l'erreur de couper les ponts avec un régime (russe) qui nous déplaît.

S'il déplore le manque d'indépendance de la politique étrangère canadienne, il blâme aussi sur ce point ce qu'il appelle sa communautarisation. Ayant critiqué ce qu'il considère comme une emprise exercée par le lobby pro-ukrainien, il ajoute « De plus en plus de groupes de représentants des communautés ethniques influencent notre diplomatie au point où il devient très difficile pour les politiciens (...) de formuler une politique étrangère fondée sur les intérêts nationaux du Canada. » Il ne cache pas le fait que ce sujet lui aura probablement coûté son poste de conseiller politique, après le départ du ministre Dion.

Dans ses mémoires, Jocelyn Coulon parle longuement de notre politique étrangère. Il discute des défis auxquels le Canada d'aujourd'hui est confronté, notamment dans sa relation avec les Etats-Unis (rien de

nouveau ici !), mais aussi face à la montée du nationalisme en Europe et aux conflits au Moyen-Orient. Il appelle à une politique plus indépendante, à un travail en plus étroite collaboration avec d'autres pays pour faire face à ces défis. Il remarque et déplore l'affaiblissement du système international, sabordé par les initiatives unilatérales des Etats-Unis après une belle période de collaboration à la suite des événements du 11 septembre 2001.

Je suis de la même génération que Jocelyn Coulon. J'ai grandi dans le même environnement politique, social et culturel très stimulant d'un Québec qui se découvrait et s'affirmait. J'ai donc beaucoup apprécié dans ce livre son cheminement sur la question québécoise. Il ne cache pas avoir été indépendantiste, faisant le choix plus tard, et au déplaisir de bien de ses amis, d'une orientation fédéraliste. Sa réflexion sur le rôle du Canada sur la scène internationale a influencé cette évolution, et il écrit : « J'étais de plus en plus convaincu de la nécessité d'un Canada fort capable d'affronter une scène internationale où la fluidité des événements la rendait plus imprévisible ». Jocelyn Coulon craignait le morcellement du pays, une perspective peu réjouissante face aux Etats-Unis au sud et à la Russie au nord. Il avait déjà conclu que le régime fédéral était suffisamment flexible pour que le Québec s'y maintienne et s'y développe.

Ce passage du livre m'a ramené à mes années à Bruxelles, alors qu'ambassadeur auprès du Royaume de Belgique je travaillais en étroite collaboration avec le délégué général du Québec pour faire avancer le dossier de l'Accord économique et commercial global (AECG, CETA en anglais), bloqué par les Belges. Bien que province, le Québec avait réussi à développer une présence internationale vigoureuse, et notre politique

fédérale bénéficiait directement de son engagement et de ses ressources. Bien sûr, il y avait ici coïncidence d'intérêts entre Ottawa et Québec, mais je ne pouvais que me féliciter du poids supplémentaire que cela nous donnait.

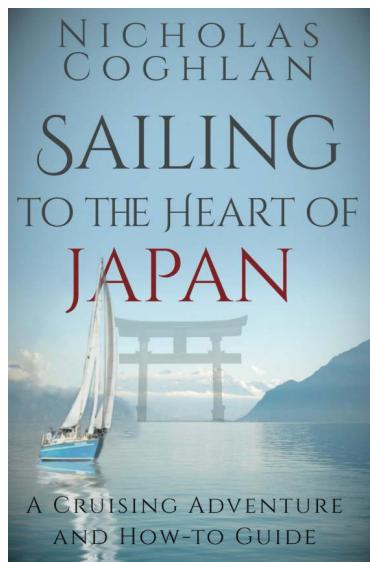
Lire ce livre très intéressant et riche m'a rappelé combien la politique étrangère du Canada aujourd'hui s'exerce dans un contexte bien différent de celui qui prévalait au moment où Jocelyn Coulon commençait à s'intéresser à la politique internationale. Le Canada bénéficiait encore dans les années 70 et 80 d'une identité forte et d'une crédibilité assurée dans le monde. Ces dernières s'étaient concrétisées avec la notion des Casques bleus et du maintien de la paix, et avaient été rendues possible par les investissements massifs du Canada dans le monde, à commencer, il ne faut pas l'oublier, par son rôle lors de la Deuxième guerre mondiale. Cette identité et cette crédibilité ont la vie dure aujourd'hui en raison de notre désinvestissement bien illustré par Jocelyn Coulon, et aussi d'un contexte international beaucoup plus complexe également bien décrits par l'auteur. Il n'est pas certain à mes yeux qu'un Canada très actif et présent, comme le souhaite M Coulon, pourrait retrouver aujourd'hui son statut international d'antan. ■

Olivier Nicoloff, membre du conseil d'administration de Forum, a œuvré en tant qu'agent du service extérieur de 1988 à 2022.

Nicholas Coghlan: *Sailing to the Heart of Japan, A Cruising Adventure and How-To Guide*

Melbourne, Florida: Seaworthy Publications, 2024

Review by John Sloan



This book recounts the 2011-2012 voyage of Nick and Jenny Coghlan from Opus, New Zealand to Kodiak, Alaska via Japan and its famed Inland Sea (Seto Naikai). Their boat was the tiny cutter-rigged Bosun Bird, a 26 foot long, well-travelled, Vancouver 27. The book is an enjoyable and perceptive piece of serious travel writing, with relevant asides and observations sprinkled throughout the lightly-worn text.

First, the sailing. With two serious stretches of the Pacific Ocean traversed, from New Zealand to Kagoshima, Japan, and from Shimoda to Kodiak, Alaska, one has the sense that the sailing challenges were much more substantive than Nick makes out. He was lucky to have had a knowledgeable and forgiving crew in his wife Jenny, who clearly got the pair through some tough moments. Anyone who has pulled on a musty, wet and smelly wet weather suit in the middle of a storm knows only too well that such devotion goes well beyond what can be expected. Nick was very lucky to have her along.

Even the somewhat more protected waters of Japan offered their fair share of challenges to the yachting couple. Shipping lanes, fishing boats, ferries, concrete harbours, islands, rocks, currents, fish and seaweed farms and oyster beds constantly threw obstacles in their way. It's obvious that they operated as a team,

and their journey was much better for it.

Second, Japan. Nick makes no pretense to being a Japan hand. He spoke virtually no Japanese, could read virtually no kanji, had not visited Japan before, and had a father who refused to visit Japan based on a decades-old prejudice. And yet Nick is a perceptive observer who asks the right questions, notices the relevant trends and tries hard not to be overly judgmental.

Reaching Japan at the southern-most island of Kyushu, Nick immediately notices the depopulation of rural areas (particularly the far-off islands) that has devastated non-urban Japan. The strangulation of small towns, the aging populations, the lack of prospects for the young and the flight to the cities crop up time and time again, as Nick and Jenny work their way through the beauty of the Inland Sea. So does the senseless bureaucracy, the antiquated system of open and closed ports, the acceptance that just because something was done one way, it always will be thus, even if it makes no sense at all. Nick and Jenny do not rail against the system, they accept it and move forward, although often with a sense of irony or a wistfulness of what might have been.

Japan should be, but is not, a yachting paradise. Too much concrete, sea weed and oyster beds, fishing boats and bureaucracy. Places such as the Inland Sea offer some of the most stunning cruising coastline anywhere. But what saves the situation is the decency, generosity and open-heartedness of the Japanese yachting community. This shines through time and time again. Wherever Nick and Jenny go they are met with kindness and a desire to make the visit of these foreigners to Japan as pleasant as possible.

With his "How-To" guide, Nick tries to be as practical as possible. However, given that the voyage described was undertaken in

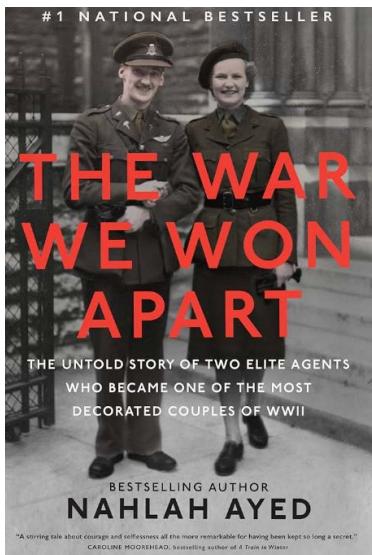
2011-2012, while the list of pontoon co-ordinates is welcome and the descriptions of the areas around the landings helpful, I fear that much has changed in Japan during the ensuing decade and the practical information is less useful to yachters than it was meant to be.

That in no way detracts from a book that is insightful, perceptive, occasionally funny and an honest introduction to a voyage rarely undertaken. ■

John Sloan is a sailor (although not of the ocean-going variety) and finished his foreign service career in 2013 as Canada's ambassador to the Russian Federation, Armenia and Uzbekistan. He had two postings to Japan (nine years in total) speaks Japanese and, as a beginning language student in the 1970s, spent two weeks wandering around the Inland Sea.

Ayed, Nahlah: *The War We Won Apart: The Untold Story of Two Elite Agents Who Became One of the Most Decorated Couples of WWII.*

Review by Kurt F Jensen



This is the story of two normal people who mature, find each other, have an early bumpy marriage, reconcile,

and live productive lives. Events in their early lives developed a moral and physical resilience to perform in an unlikely manner. The story is about Sonia Butt, a British teenager living in France on the eve of World War II, and Guy d'Artois, a French-Canadian, older and determined to play a role in the coming war.

Nahlah Ayed has collected a wealth of information on the lives of these two to portray them as conventional people who take a detour into the world of espionage. He shows that circumstances, determination, and proper training can propel people to excel and perform exceptionally when necessary. Therein rests the value of this book.

Their early paths differ. Sonia, from a broken home, sought to evade the clutches of an abusive mother. Fifteen years old, in the turmoil of war and in the midst of the Dunkirk evacuation, Sonia went to Britain to join her father, losing her luggage and most of her money enroute. Guy had an easier childhood, until his father, a lawyer, died in 1938, forcing Guy into the work force.

Both were bored and the war stagnant. They had quick minds, were self-reliant, and determined to make a difference. Guy signed up as an enlisted man, was quickly promoted to sergeant, but did little he thought worthwhile. Sonia, frustrated by the tedious administrative work in the British Women's Auxiliary Air Force (WAAF), sought her father's intervention to get her into the Special Operations Executive (SOE), a British intelligence organization fighting behind enemy lines.

SOE was an early equal opportunity employer. Women were recognized as possessing certain skills making them adept at intelligence work. And, Sonia was a great shot - ambidextrous, shooting equally well with either hand.

Sonia and Guy met in the same training cohort in late 1943. Wanting

to marry before deployment, they married on April 15, 1944.

Guy was deployed, shortly after their wedding, to the Charolles region. Sonia followed five days later, to the Le Mans area, about a week before D-Day, and only two weeks after she had turned 20. She displayed enthusiasm, innate field competence, previously undemonstrated leadership skills and sheer determination.

Guy was well established in Charolles when a coded message informed him that D-Day would occur within five days. When the landings began on the morning of June 6, Guy's resistance fighters attacked German installations to hamper German reinforcements to the Normandy beaches. Within a month of D-Day, Guy's operational area had reduced the German presence and operated with the full support of the local population.

The Germans attacked several towns in Guy's region on August 22, and battles raged for two weeks. Free French Forces entered the Charolles region on September 4, and the area was liberated two days later. Guy and his top adjutant met with the French officers, described by Guy as wearing starched uniforms smelling of mothballs.

Sonia's war in Le Mans was equally intense. She was on the ground for nine days when the invasion began. She had lived openly in the community, wandering through the town as a local, and frequenting the cafés. She even shared café tables with Germans, once with the local head of the Gestapo. She serviced her sources, processed her recruits, and lived as a normal citizen. At just over 20 years of age, Sonia was one of the youngest SOE agents behind enemy lines. She excelled at recruiting and inspiring fighters.

Le Mans was one of the first cities in France to be liberated, on August 8. American troops flooded the streets, the population was jubilant, and

they celebrated the arrival of the Allies. Sonia and her superior officer acted as forward intelligence agents for the advancing American forces, searching for intact bridges to permit crossing of the Seine River.

SOE agents in France were eventually ordered to Paris to prepare for their return to Britain once the invasion force proved successful. After arriving, Sonia was told that Guy was alive and on his way. Exhaustive debriefings followed in London. In October, using their real names, they returned to France with a briefcase of money to pay off remaining debts.

Guy returned to Canada shortly, with Sonia, still twenty years old and two months pregnant, following in December 1944. Determined to downplay her wartime exploits, Sonia later said that she “went from mixing explosives to mixing formula.” Guy was awarded the Distinguished Service Order (DSO) for his exploits in France. Sonia and the other female agents received membership in the Order of the British Empire (OBE). There were others, including French awards, one given Guy personally by De Gaulle.

Nahlah Ayed’s book is not a conventional spy story. It is one of lives lived with the protagonists going to war behind enemy lines and surviving. Its importance rests with portraying highly successful spies having the ability to live conventional lives but retaining the skills and determination to act decisively and with dramatic impact when it was necessary in war. Importantly, the book deglamorizes the lives of people in intelligence. They are depicted as surprisingly ordinary except when circumstances demand decisive and tactical responses. Well written, this is a lovely tribute to an extraordinary spy couple. ■

Kurt Jensen is a member of the board of CFSAF and a frequent contributor to FORUM.

RBC Dominion Securities Inc.



It's time to invest in yourself

You have given so much for others. Now, it's your turn.

As a member of the Foreign Service, you have made a unique and meaningful contribution to your country. Whether you're close to retiring or already enjoying your retirement, we are here to help you make the most of what you have worked so hard to achieve.

At Popp Private Wealth, we offer:

- Retirement income planning
- Estate planning
- Charitable giving advice

Scan the QR code below to learn more, or contact us today.



Richard Popp
Wealth Advisor
richard.popp@rbc.com
(613) 564-2017



Wealth Management
Dominion Securities

RBC Dominion Securities Inc.* and Royal Bank of Canada are separate corporate entities which are affiliated. *Member-Canadian Investor Protection Fund. RBC Dominion Securities Inc. is a member company of RBC Wealth Management, a business segment of Royal Bank of Canada. ® / ™ Trademark(s) of Royal Bank of Canada. Used under licence. © 2024 RBC Dominion Securities Inc. All rights reserved. 24_90503_EKY_001

How to join the Canadian Foreign Service Alumni Forum

The Canadian Foreign Service Alumni Forum (CFSAF) is a non-governmental organization consisting primarily of retired, or about-to-retire members of the Canadian foreign service, from several departments and various occupational groups. CFSAF's bulletin, FORUM, is published three times per year. Individuals wanting to subscribe to FORUM can send an email to: edit.forum99@gmail.com.

There are three different types of membership in CFSAF. First, there is an "annual membership." The fee is \$25 per year, and CFSAF will bill annually, roughly at the beginning of each calendar year. Second, there is a preferred option, to join as "life members," at a cost of \$200. This fee is paid only once. After that time, there is no hassle again about paying bills.

Third, our top level of membership is "benefactor". This is a life membership for which a member chooses to pay \$250 or more in support of the organization. It is a

one-time payment, although benefactors sometimes offer additional financial support in subsequent years. If benefactors concur, it is our intention to publish their names as a tangible sign of our gratitude for advancing CFSAF's work.

There are two different ways of paying for membership in CFSAF. The first and most convenient way is by electronic transfer. Payers can send their payments, for the appropriate amount, to the following email address: finance.forum99@gmail.com. This account has an auto-deposit feature. There is no need for a security question and answer.

Please accompany this payment with an email with your name and email address. We know who you are, but we don't know how to contact you!

The second method of paying is by cheque and mail. Send your cheque to the following address (again, please ensure to include your name and email address):

CFSAF/FASEC
c/o 11547 13th Ave NW
Edmonton, Alberta T6J 7A8

Comment se joindre au Forum des anciens du service extérieur canadien

Le Forum des anciens du service extérieur canadien (FASEC) est une organisation non gouvernementale composée principalement de membres retraités ou sur le point de prendre leur retraite du service extérieur canadien, de plusieurs ministères et de divers groupes professionnels. Le bulletin du FASEC, FORUM, est publié trois fois par an. Les particuliers peuvent s'inscrire à FORUM en envoyant un courriel à : edit.forum99@gmail.com. Nous n'envoyons pas FORUM aux personnes ; de même, si des personnes souhaitent se « désinscrire » de FORUM, elles peuvent envoyer un courriel à edit.forum99@gmail.com avec un message disant : « se désabonner ».

Il existe trois différents types d'adhésion au FASEC. Premièrement, il y a une «adhésion annuelle». Les frais sont de 25 \$ par année, et FASEC facturera annuellement, environ au début de chaque année civile. Deuxièmement, il existe une option privilégiée, celle d'adhérer en tant que « membre à vie », au coût de 200 \$. Ce frais n'est payé qu'une seule fois. Passé ce délai, on n'a plus à se soucier du paiement des factures.

Troisièmement, notre plus haut niveau

d'adhésion est "bienfaiteur". Il s'agit d'une adhésion à vie pour laquelle un membre choisit de payer 250 \$ ou plus pour soutenir l'organisation. Il s'agit d'un paiement unique, mais le membre "bienfaiteur" est libre de faire des dons supplémentaires ultérieurement. Si le bienfaiteur est d'accord, nous publierons son nom. Comme un signe tangible de notre gratitude pour l'avancement du travail du FASEC.

Il existe deux manières différentes de payer l'adhésion au FASEC. Le premier moyen, et le plus pratique, est le virement électronique. Les payeurs peuvent envoyer leurs paiements, pour le montant approprié, à l'adresse courriel suivante : finance.forum99@gmail.com. Ce compte possède la fonction auto-dépôt. Il n'est donc pas nécessaire de fournir une question et une réponse de sécurité.

Il est important que vous envoyiez un courriel avec votre nom et votre adresse courriel. Nous savons qui vous êtes, mais nous n'avons pas un adresse courriel pour vous contacter!

La deuxième méthode de paiement est par chèque et courrier. Poster votre chèque à l'adresse suivante (avec votre nom et votre adresse courriel):

FASEC /CFSAF
a/s 11547 13th Ave NW
Edmonton, Alberta T6J 7A8

FORUM

Letters to the editors/ Lettres aux éditeurs:

We want to hear from our readers. Send your letters or emails to the editors, focused on the content of this bulletin, at: edit.forum99@gmail.com.

Nous invitons nos lecteurs à envoyer des lettres aux éditeurs concernant le contenu de ce bulletin à : edit.forum99@gmail.com.

FORUM is published three times annually by the Canadian Foreign Service Alumni Forum (CFSAF). This is a non-profit, non-governmental association embracing all retired (or soon-to-retire) members of the Canadian foreign service. FORUM does not sell or otherwise distribute the email addresses of its subscribers. If recipients do not wish to receive further issues of FORUM, they should send us a one-word email, with the word "unsubscribe" to edit.forum99@gmail.com.

For any other matters relating to this issue or the association, please contact us at the same email address.

FORUM est publié trois fois par année par le Forum des anciens du service extérieur canadien (FASEC). Il s'agit d'une association non gouvernementale à but non lucratif regroupant tous les membres retraités (ou sur le point de prendre leur retraite) du service extérieur canadien. FORUM ne vend ni ne distribue les adresses courriel de ses abonnés. Si les destinataires ne souhaitent pas recevoir d'autres numéros de FORUM, ils doivent nous envoyer un courriel avec le mot « se désabonner » à edit.forum99@gmail.com.

Pour toute autre question relative à ce numéro de FORUM ou à l'association, veuillez nous contacter à la même adresse courriel.

News, comments, announcements or suggestions? Let us know at edit.forum99@gmail.com.

Nouvelles, commentaires, annonces, suggestions ? Contactez-nous à edit.forum99@gmail.com.